

**ALGER**

Alger républicain

Extract of Alger républicain

<http://www.alger-republicain.com/11-fevrier-1957-11-fevrier-2015-II.html>

# 11 février 1957-11 février 2015. Il y a 58 ans... Fernand Iveton

- Hommages - Hommage aux amis et aux camarades disparus - Fernand Iveton -



Publication date: mardi 10 février 2015

**Description:**

.....

Fernand Iveton avait foi en une Algérie indépendante, juste et solidaire. Il avait suivi le chemin choisi par son père, militant communiste et syndicaliste, ouvrier à la société d'électricité Lebon avant qu'elle ne soit nationalisée en 1946. Il acquit les principes de liberté et d'indépendance nationale à travers les luttes ouvrières menées, côte à côte, avec les travailleurs musulmans, victime comme eux de la répression coloniale.

Avec l'exécution de Fernand Iveton, le 11 février 1957 à 5 heures 10, sur l'échafaud dressé furtivement au milieu d'une nuit glaciale dans la cour de la prison de Barberousse, le bourreau attitré, Maurice Meyssonier, descendant d'immigrés européens, patron de bar de son état, était à sa vingt et unième victime parmi les patriotes algériens.

Mohamed Rebah

Chercheur en histoire

Auteur

11 février 1957-11 février 2015. Il y a 58 ans

## FERNAND IVETON MORT POUR L'INDÉPENDANCE DE SON PAYS, L'ALGERIE.



**Portrait de Fernand Iveton** par Mustapha Boutadjine

Je voudrais associer à cet hommage particulier que nous rendons aujourd'hui à un Algérien exceptionnel, l'ouvrier-tourneur Fernand Iveton, le souvenir de ses frères de combat, des travailleurs soumis comme lui à l'oppression coloniale, Ahmed Lakhnèche et Mohamed Ouennouri, morts tous les trois pour le même idéal, le même jour, presque à la même heure, à deux et trois minutes d'intervalle, mêlant leur sang chaud au pied de la guillotine, Et, à travers eux, dédier cet hommage à toutes celles et tous ceux qui ont mis leur vie en péril en s'engageant, corps et âme, dans la dure et longue lutte pour l'indépendance nationale.

En évoquant le combat héroïque de l'enfant de la classe ouvrière, Fernand Iveton, nous avons également une pensée pour Taleb Abderrahmane, symbole de la jeunesse studieuse et travailleuse, qui a mis ses compétences en chimie au service de la Patrie, malgré tous les dangers. Il est mort, la tête tranchée, le 24 avril 1958 à 3 heures 17. Il avait 28 ans. Plus d'un millier d'universitaires français de renom étaient intervenus auprès du chef de l'Etat français pour arracher sa grâce. En vain.

**Avec l'exécution de Fernand Iveton, le 11 février 1957 à 5 heures 10, sur l'échafaud dressé furtivement au milieu d'une nuit glaciale dans la cour de la prison de Barberousse, le bourreau attiré, Maurice Meyssonier, descendant d'immigrés européens, patron de bar de son état, était à sa vingt et unième victime parmi les patriotes algériens.**

Fernand Iveton était lui aussi descendant d'immigrés européens. « *C'était un pied noir typique : père français, mère espagnole* », écrit son avocat parisien, Joë Nordmann, dans son livre « *Aux vents de l'histoire* », paru aux éditions Actes Sud, en 1996. Mais « *celui-là n'est pas comme les autres* », avait dit, un jour, Didouche Mourad à son ami Ahmed Akkache. *S'il y en avait beaucoup comme lui, cela aurait changé bien des choses*". C'était vers la fin des années 1940, au quartier de La Redoute.

Par « les autres », Didouche Mourad désignait ceux qui, contaminés par le racisme d'État, formaient la communauté française.

« *Cette société des »Français d'Algérie« dont parle, l'auteur de la Question, Henri Alleg, dans son livre »La Guerre d'Algérie« : »Si diverse et si contradictoire, écrit-il, (elle) avait au moins une certitude commune qui faisait la force idéologique et politique de la grosse colonisation. Elle ne jouissait de ces « privilèges », pour aussi misérables qu'ils fussent, que parce qu'elle était l'heureuse élite, celle à qui la providence avait confié la tâche de régner sur les indigènes. Cela chacun l'apprenait avant même de savoir lire.» L'éducation familiale du mépris de l'indigène, du*

*mépris de l'Arabe, était relayée par l'école.*

L'école publique française - l'école conçue par Jules Ferry - contribua grandement à la construction d'un racisme d'État, en Algérie, en instituant une différence de statut entre les enfants européens (section « A ») et les enfants indigènes (section « B »), et sa diffusion à travers les livres et les manuels scolaires. C'était dans la logique des choses, car, comme l'écrit le poète et homme politique martiniquais Aimé Césaire, « *il n'y a pas de colonialisme sans racisme* ».

Le racisme d'État était matérialisé par le Code de l'Indigénat.

Fernand Iveton est né le 12 juin 1926, à la rue de la Marine, à Alger. Sa famille quitta le quartier pied-noir de Bab el Oued pour s'installer au Clos Salembier, rue des Lilas, puis rue des Coquelicots où son père, ouvrier électricien, bâtit de ses propres mains une maison. Dans ce grand quartier peuplé majoritairement d'autochtones, où il passa son adolescence et sa prime jeunesse, Fernand Iveton, ouvrier-tourneur à l'E.G.A (Électricité Gaz d'Algérie), était connu pour ses solides convictions communistes. Il était très estimé, pour sa droiture, par les militants du PPA-MTLD qu'il côtoyait au syndicat des gaziers-électriciens de la CGT.



**Fernand Iveton (à gauche) devant sa machine à l'atelier de Gaz d'Algérie DR**

Il aimait l'ambiance sportive. Le samedi après-midi, on le trouvait sur un terrain de football avec ses camarades de travail, Algériens et Européens, portant les couleurs du club corporatif de l'EGA, affilié à la Fédération gymnique et sportive du travail (FSGT), raconte son camarade de lutte, Maurice Baglietto.

Fernand Iveton avait foi en une Algérie indépendante, juste et solidaire. Il avait suivi le chemin choisi par son père, militant communiste et syndicaliste, ouvrier à la société d'électricité Lebon avant qu'elle ne soit nationalisée en 1946. Il acquit les principes de liberté et d'indépendance nationale à travers les luttes ouvrières menées, côte à côte, avec les travailleurs musulmans, victime comme eux de la répression coloniale.

C'est sur le terrain de ces luttes ouvrières et politiques, qui connurent un essor formidable entre 1947 et 1954, qu'il faut chercher les racines de son intégration à la nation algérienne à laquelle il donna sa vie.

### **D'où cet hommage particulier**

Par sa forte concentration intérieure, Fernand Iveton était de cette élite ouvrière européenne qui a pu se dégager de la mentalité colonialiste.

**« Il avait très tôt assimilé cette notion d'indépendance, à l'image d'autres Européens militants du PCA, comme Henri Maillot, Maurice Laban, Maurice Audin et d'autres. A ses yeux, la seule issue pour les Européens était de se détacher du système colonial »**,

témoigne l'auteur de la Question, Henri Alleg

<a href="IMG/jpg/fernand\_iveton\_avec\_sa\_famille\_-\_r-2-546x366.jpg" title='JPEG - 78.8 ko' type="image/jpeg">

### **Fernand Iveton avec sa femme et son filsDR**

Fernand Iveton s'engagea dans la lutte armée, en juin 1955, avec la création des Combattants de la libération - la branche armée du PCA (Parti communiste algérien). À sa dissolution, en juin 1956, suite à l'accord PCA-FLN, il intégra, avec ses camarades, les rangs du FLN, guide unique du combat libérateur. Il fut membre du groupe d'action du secteur du Champ de Manoeuvres dirigé par l'ouvrier métallurgiste à l'usine Neyrpic et syndicaliste, M'Hamed Hachelaf.

A propos de son activité, Jacqueline Guerroudj, rescapée de la guillotine, relate dans son livre-témoignage « *Des douars et des prisons* » :

*« L'objectif des fedayin, clairement exprimé, était, selon l'idée émise par Fernand Iveton qui connaissait bien les lieux à l'usine à gaz du Hamma où il travaillait, de placer des bombes sous les tuyaux à un endroit choisi pour que les dégâts empêchent l'usine de fonctionner, privant ainsi Alger d'électricité ».*

Jacqueline Guerroudj, qui assurait la liaison au sein du groupe, remit à Fernand Iveton les deux bombes réglées par l'étudiant en chimie, Abderrahmane Taleb, pour exploser à 19 heures 30, à l'heure où l'usine est totalement vidée de son personnel.

Mais sa musette ne pouvant les contenir toutes les deux, il ne put en prendre qu'une seule. En arrivant à l'usine, il mit sa musette (un sac de sport) dans son placard. Son contremaître, qui le surveillait de près, entendit le « tic-tac » du réveil et courut alerter la police. Fernand Iveton, arrêté sur-le-champ, fut immédiatement conduit au Commissariat central d'Alger.

<dl class='spip\_document\_1047 spip\_documents spip\_documents\_left' style='float:left;width:546px;'>



**A la sortie du commissariat d'Alger après les torturesDR**

**Nous sommes le mercredi 14 novembre 1956. Fernand Iveton fut soumis, durant trois jours, à d'atroces tortures, tortures relatées dans un Mémoire qu'il remit à son avocat, Joë Nordmann.**

Le 25 novembre 1956, le Tribunal militaire d'Alger prononça à son encontre la peine de mort, « *au motif qu'il avait voulu faire sauter Alger* », selon les propres mots de Jacques Soustelle, ancien gouverneur d'Algérie. Le procès se déroula dans un climat de haine raciale, alimenté et dirigé par des groupes fascistes, partisans féroces de l'Algérie française, qui avaient créé, en janvier 1956, un comité de Défense et d'Action pour l'Algérie française, berceau de l'OAS.

A l'aube du 11 février 1957, soit 80 jours à peine après son procès, la lame de la guillotine, ce procédé sauvage, symbole de la barbarie fasciste, s'abattit sur sa tête. Dans le couloir qui le conduisait à l'échafaud, Fernand Iveton lança un vibrant

## « l'Algérie libre vivra ».

C'est un des descendants de ces oiseaux de proie qui se sont abattus sur nos rivages dès 1831, « des trafiquants, aventuriers, spéculateurs, pègre des ports méditerranéens de France, d'Espagne, d'Italie, de Grèce, de Malte..., le patron de bar, Maurice Meyssonier, qui fit tomber la lame.

Le recours en grâce avait été refusé à Fernand Iveton, le 10 février 1957 par le Président de la République française, René Coty, en accord avec le garde des sceaux, François Mitterrand et le secrétaire général de la SFIO, Guy Mollet, Président du conseil.

C'était la période où la « *Question algérienne* » était inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de l'O.N.U. Le socialiste Guy Mollet avait adressé, au mois de janvier, une lettre ouverte à cette haute institution internationale, dominée par les Etats membres de l'OTAN sous la houlette des Etats-Unis, pour dire que la guerre d'indépendance conduite par le FLN était, en fait, dirigée par les communistes à partir de Moscou. Il voulait ainsi créer un climat général de peur en exagérant la présence des communistes dans l'armée de libération nationale.

Pour le gouvernement français dominé par les socialistes de la S.F.I.O, qui s'appuyait sur la communauté européenne raciste pour garder l'Algérie française, la décapitation rapide du fidaï Fernand Iveton devait absolument servir d'exemple.

La mort de Fernand Iveton fut effectivement un exemple. Un exemple qui « éclaira la route » de milliers d'autres jeunes patriotes dans la longue lutte pour briser les chaînes séculaires de la servitude.

Au greffe, Fernand Iveton, calme et détendu, prononça ces paroles recueillies par son avocat, Maître Albert Smadja : « ***La vie d'un homme, la mienne, ne compte pas. Ce qui compte, c'est l'Algérie, son avenir...*** »

Ultimes paroles qu'il laisse comme un message-testament aux générations qui auront à bâtir l'Algérie indépendante.

Avant d'aller au supplice, il embrassa ses frères de combat, Ahmed Lakhnèche et Mohamed Ouennouri, clamant, tous les trois, à l'unisson « ***Vive l'Algérie libre !*** » Le cri des trois fedayin fut repris en chœur par la prison toute entière. Partis des terrasses des maisons de la Casbah voisine, parvinrent à la prison le chant patriotique « *Min Djibalina*, » et les youyous des femmes admirables de courage.

De cet homme aux vues lointaines, Maître Joë Nordmann a gardé un souvenir fervent.

« ***Sa droiture, sa clarté d'esprit, sa fidélité aux principes de liberté et d'indépendance m'impressionnèrent beaucoup lorsque, pour la première fois, je le rencontrai à la prison Barberousse d'Alger. Il avait trente ans*** », écrit-il dans ses Mémoires.

Dans une lettre écrite de prison à son épouse, Fernand Iveton dit en substance :

« ***Pour l'Algérie de demain avec la lutte de classe qui s'annonce, nous avons besoin de tous les camarades*** ».

**Ses fidèles compagnons de lutte ne l'oublient pas. Chaque année, comme aujourd'hui, à la date du 11 février, ils se recueillent sur sa tombe, au cimetière de Saint Eugène (aujourd'hui Bologhine) pour évoquer son courage exceptionnel.**

Deux étudiantes de l'institut des sciences de l'information de l'Université d'Alger consacrèrent un important chapitre à son combat, dans un Mémoire de licence soutenu en juillet 2011.

Je termine par le poème d'Annie Steiner, écrit du fond de sa cellule de Serkadji, juste après la sauvage décapitation de Fernand Iveton, Ahmed Lakhnèche et Mohamed Ouennouri :

*Ce matin ils ont osé*

*Ils ont osé*

*Vous assassiner*

*C'était un matin clair*

*Aussi doux que les autres*

*Où vous aviez envie de vivre et de chanter*

*Vivre était votre droit*

*Vous l'avez refusé*

*Pour que par votre sang d'autres soient*

*libérés*

*Que vive votre idéal*

*Et vos sangs entremêlés*

*Pour que demain ils n'osent plus*

*Nous assassiner*

---

**Mohamed Rebah**

**Chercheur en histoire**

**Auteur**



PS:<a href="IMG/jpg/fernand\_iveton\_5.jpg" title='JPEG - 5.9 ko' type="image/jpeg">



*Fernan*

Fernand Iveton - DR